

Souvenirs de Victor KLEIN
Zweites Lituanisches Feld Artillerie Regiment Nr 37 (1915-1918)

Victor KLEIN est né en 1896 à Evange, près de Breistroff la Grande au nord de Thionville (Moselle).

Je suis né en 1895 à Evange, près de Breistroff la Grande, près de la frontière Luxembourgeoise, où ma famille est établie depuis des siècles - mon père est né en 1855 et ma mère en 1870.

Avant 1914, je ne savais pas un mot de Français. Jusqu'à 14 ans, jusqu'en 1910, je devais aller à l'école allemande. Mon père voulut m'envoyer chez les frères, à Achies, en Belgique, pour y apprendre le Français, mais je n'ai pu y aller qu'à 14 ans, car la maîtresse ne voulait pas que je quitte sa classe. A Rodemack, il y avait un gendarme Allemand qui venait trouver souvent mon père, pour avoir de mes nouvelles ; il disait : « nous avons de bonnes écoles ici, où l'on apprend le Français, allez à Thionville ». Il insista tant que mon père me mit à Thionville, où je suis allé jusqu'en 1914, quand j'ai eu mon « Habiteur », que j'aurai voulu continuer par un diplôme d'ingénieur d'Echerling, quand la guerre a été déclarée.

Le 1^{er} jour de mobilisation était le 1^{er} août, un dimanche, mais mon frère est déjà parti le vendredi, et a été appelé à Thionville au 135^e Infanterie Regiment. Ils sont partis le vendredi soir vers Aumetz, puis Audun-le-Roman, Spincourt, puis vers l'Argonne. Tout le monde était équipé de neuf, les Allemands avaient préparé cela, et attendaient le moment propice. Ils ont traversé la frontière française, et sont tombés sur des gars équipés de pantalons rouges, qui n'étaient pas équipés et pas armés. C'était facile d'avance de les surprendre.

Mon père est parti en Russie mais il a été relâché car nous étions six enfants. En janvier 1915, en revenant du front, mon frère a été touché par une balle perdue ; ils étaient deux jours au front, deux jours à l'arrière. Il a été touché en revenant, et est mort le lendemain. On a pu avoir son corps, qui est resté là-haut dans une « Massen Gram », à Châtel Chéri, en Argonne.

J'avais des parents à Ottange, Audun le Tiche, Longwy, qui étaient partis après 1870. Le beau-frère est parti faire son service chez les Allemands et a ensuite rejoint la France, où il a été mobilisé ; il a été blessé, puis fait prisonnier, a passé toute la guerre en Bavière sous un faux nom, en correspondant avec sa femme, qui habitait à Château-Guillot, également sous un faux nom.

Au conseil de révision, en 1915, les Allemands m'avaient choisi pour la Garde, à Berlin. Ils m'ont appelé au mois de novembre 1915, et j'ai essayé de ne pas aller à Berlin. Il y avait deux cent types de choisis pour aller à Berlin. Nous étions rassemblés, on nous compta 205. Il y en a cinq de trop, je vais essayer de passer à côté. Je me suis adressé à l'officier, en indiquant que pour des raisons de culture, en période de semences, mes parents ont fait une demande pour que je sois retardé. « Eh bien, mettez vous de côté. » Ils nous ont emmenés dans une autre caserne, et on demanda des soldats pour l'Artillerie, enfin, tout ce qui n'était pas l'Infanterie... Alors là, je suis parti comme volontaire, je suis allé à Königsberg, en « Ost Preussen ». J'y étais pendant trois mois ; j'étais « dressé » là, puis certains sont partis au front. J'étais bien avec le greffier.

« Il y a 48 types qui doivent partir, ils vont du côté de Kovno, Vilna, en Russie. Si cela t'intéresse, tu peux partir avec. » J'ai demandé à partir en Russie, où j'ai réussi à tenir trois mois, toujours en retrait des premières lignes. Je faisais partis d'une formation qui était la colonne qui ravitaillait l'artillerie en munitions. J'étais incorporé au « Zweites Lituanisches Feld Artillerie Regt. Nr 37 ». Comme il n'y avait plus de guerre en Russie, j'ai pu m'y maintenir.

En Russie, en 1917, c'était la mauvaise période, nous n'avions pas grand-chose à manger. Mais, les offensives nous ont fait avancer en Ukraine, qui était un pays très riche. Nous avons avancé jusqu'à la Mer Noire. L'armée Russe en déroute a abandonné tout ce qu'elle avait. On a trouvé des trains complets, dans les gares, de conserves de viande, de fûts ramolis de filets de saumon, des wagons de farine, pendant le Voormarsch d'Ukraine. Du reste, pendant toute la guerre, j'ai eu tous les quinze jours, de mes parents, une livre de beurre, et j'avais toujours des colis d'un kilogramme, soit du beurre, soit du jambon, de la viande. Il y avait quelquefois des articles de fantaisie. Ma mère me grillait même du pain qu'elle mettait dans les colis. Nous avions à la maison du pain blanc, alors qu'à l'armée nous avions du Kamis. A un moment donné avec ceux qui n'avaient rien de chez eux, on allait la nuit sortir des pommes de terre qui n'étaient pas mûres, des fruits pas mûrs. Enfin, c'était histoire d'avoir quelque chose... On avait ce que l'on appelait le « Keentzhönig », le miel d'Ersatz, mais durant cette période, il n'y en avait plus dans les cantines. On touchait un morceau de Kamis pour deux jours. Mais ceux qui le touchaient n'avaient rien mangé depuis deux jours, et dans le quart d'heure qui suivait, c'était liquidé. Mes parents avaient toujours à m'envoyer, et avec 40 hectares, avaient toujours ce qu'il fallait. Pendant la guerre, on avait beaucoup de prisonniers Russes qui donnaient un coup de main à la culture. Ils étaient contents, ces prisonniers d'être chez les paysans, d'avoir à manger et remplissaient leurs grands bols, presque des soupieres.

L'impact de Verdun. J'ai un cousin de Joeuf qui était à Verdun, c'était dur. Mon père disait toujours : « ils n'auront jamais Verdun ». J'avais mon journal de Thionville, que je recevais régulièrement par la poste, et j'ai pu être informé de la bataille.

En Russie, toujours. J'étais en Russie, et j'ai fait tout ce que je pouvais faire pour y rester. A un moment donné, on demandait des gars pour l'aviation. Je me suis présenté pour l'aviation. Deux ou trois mois plus tard, on demandait des gars pour les « Lichtund Schah messe Truppe », qui étaient en premières lignes, avec pour rôle de capter le son et la lumière. Ils voyaient les canons tirer, et le son venait après. Alors, vous calculez combien de temps, l'écart entre le son et la lumière, et cela permettait de situer l'emplacement du canon. C'était un poste assez avancé, pour pouvoir capter cela, il fallait être assez en avant. A première vue, je ne savais pas exactement ce que c'était, et c'est seulement après que l'on a eu des explications. Je ne me suis pas présenté, l'essentiel pour moi était de rester en Russie, dans un secteur calme.

En été, on campait en dessous des pièces, qui étaient des canons de 70 Flachbahngeschütze et des Haubitzen de 12,5 cm, sous une bâche. On avait quelques sacs, que l'on mettait par terre, et on se couchait là. Mais une fois le mois d'octobre, il fallait aller à l'intérieur.

Dans les villages Russes, nous avions des maisons, qui étaient tressés, comme des paniers et en hiver, la neige passait au travers. J'ai d'ailleurs eu le nez et les oreilles gelés. Pendant plus de dix ans, après la guerre, les oreilles et le nez s'épluchaient à chaque printemps. Sur cette autre photo, vous avez une autre maison, plus solide. Au milieu se trouve un fourneau, un mur avec un fourneau, fait de briques réfractaires. Derrière, il y avait une espèce de plancher sur lequel les gens se couchaient, un peu surélevé, mais c'était chauffé et c'était agréable.

Quand on arrivait dans une localité, il fallait d'abord chercher à loger pour les officiers. On cherchait des maisons à peu près bien. Habituellement, quand on arrivait dans ces maisons, il y avait un veau qui était couché à côté du fourneau. Le plancher était pour les hommes, et de l'autre côté il y avait le veau qui était là. Je faisais partie des gens qui cherchaient des logements. On arrivait, on expliquait que c'était pour loger l'officier, mais qu'il ne fallait pas de veau dans la pièce, qu'il fallait mettre le veau dehors, dans une autre pièce, enfin n'importe où. D'abord, tout le monde était d'accord. Quand l'officier arrivait, le veau était là. C'était toujours le cirque, il y avait toujours des histoires. C'était des maisons assez correctes. Nous étions dans une grosse ferme « Biscoubitch » et nous avions installé des lits, un sur l'autre ; on avait le feu, on pouvait cuire des pommes de terre, ou le linge qui était plein de puces.

Le soldat Allemand touchait un quart de rhum. Je ne buvais pas trop ; quand j'avais réussi une bouteille, j'allai trouver les Russes, et je leur demandais, par exemple des œufs ou bien de la semence d'huile (colza). Il y avait un petit moulin, presque dans chaque localité, et on faisait ainsi une série de bouteilles d'huile, qui permettait de cuisiner, de faire des pommes de terre rôties, ou une bonne omelette, quand on avait la possibilité d'avoir des œufs. On se débrouillait, ma foi.

Les contacts étaient très bons, c'étaient de braves gens. On parlait en Allemand, avec des signes ; on arrivait à se faire comprendre, mais c'était assez compliqué. Il y avait dans l'Ukraine, une région où il y avait des Allemands qui avaient quitté leur pays longtemps avant la guerre, dans des endroits où ils pouvaient s'installer pour la culture. On rencontrait là des personnes qui parlaient couramment l'Allemand. Les Russes étaient très religieux. Les dimanches, ils faisaient six à huit kilomètres pour aller à la messe, pieds nus, jusqu'à l'entrée de l'église. Là, ils mettaient les bottes. Pour entrer à l'église, il fallait les bottes, mais pour y aller, ils mettaient les bottes sur le dos.

En permission.

En juillet 1918, je suis venu en congé, j'avais une permission de trois semaines, et quand je devais repartir, je me suis porté malade. Je suis allé à l'Hôpital militaire de Thionville, et j'ai dit que je devais partir (nous étions à cette époque plus loin que Kovno, au bord de la Mer Noire), j'ai dit au médecin militaire que je ne me sentais pas grand teint, et il m'a examiné ; j'avais bu du café très très fort. « Vous souffrez du cœur, mais ce n'est pas méchant, vous pouvez partir, mais enfin, si vous préférez retarder votre départ, vous pouvez rester ici à l'hôpital pendant quelques semaines. » Alors, je suis resté un mois à l'hôpital, à Thionville, et alors, quand le moment était venu de partir, j'ai demandé où j'allais. « Oh, ne vous en faites pas, vous ne resterez pas au front dans les environs, vous irez en Belgique, du côté d'Ypres. » Alors, je suis parti, sans papier, je suis retourné retrouver mon unité en Russie, et j'ai voyagé pendant cinq jours pour retrouver mon régiment.

Retour en France.

Je suis resté en Russie, et trois à quatre semaines après, notre troupe est venue en France, du côté d'Olley, près de Jean-de-Lize, vers Conflans-Jarny. C'est là que l'armistice est venu, les Allemands sont partis. L'officier qui dirigeait notre formation, le Rittmeister Fuchs, qui avait une fabrique de tabac à Mertzig (en Sarre) était très bien, d'un certain âge, et du reste, m'avait proposé pour devenir officier. Quand il m'a proposé pour le grade de Lieutenant, j'étais intermédiaire entre notre formation et la division ; tous les jours, j'allai porter à cheval, à la division les rapports et comptes-rendus. Et je revenais, le soir, avec les instructions et décisions.

Je vis un jour, la proposition du Rittmeister dans la liasse de documents que j'emportais. Je n'ai pas transmis cette proposition. Au bout de deux ou trois jours, le greffier espérait me voir revenir avec la décision et chaque jour, il regardait s'il n'y avait rien dans les papiers que je lui remettais ; et m'en faisant part, si le Rittmeister veut lui faire des histoires. J'ai dit au greffier « voilà la proposition que le Rittmeister a faite, je l'ai toujours en poche ». « Tu es insensé ! Qu'est ce que tu as fait là ! Moi, je ne peux pas le dire à Fuchs. » « Eh bien, je lui dirai moi-même ! » Le lendemain matin, je suis allé voir Fuchs. Celui-ci était très étonné de me voir arriver :

- Rittmeister Fuchs, vous m'avez proposé pour le grade de Lieutenant. Je ne préfère pas avoir d'avancement.

- Vous êtes honteux d'être officier ?

- Non, mais j'ai perdu un frère en Argonne, si mes parents apprenaient que je suis muté pour la France, ils ne seraient pas contents, et cela leur ferait beaucoup de chagrin.

Propos recueillis par Patrice Lamy.

Nous tenons ainsi à remercier vivement Patrice Lamy de nous avoir aimablement proposé ce témoignage.